



**Patrick Maury**

## **Comme si cela valait la peine de ne pas mourir**

*Blocus* de Guennadi Gor  
traduction d'Henri Abril  
(Circé, 2010)

Parler aujourd'hui de *Blocus*, c'est réparer un triple oubli. Tout d'abord celui d'un nom, Gennadi Gor (1907-1981) poète et romancier russe d'un siècle terrible. Ensuite, c'est revenir sur un événement capital de la *Grande guerre Patriotique* de 1941-1945, dernier mythe fondateur de la Russie soviétique, le siège de Leningrad. Enfin, c'est mettre en avant les raisons d'État qui ont cherché à minimiser la résistance héroïque de la ville martyre, quand l'incurie des autorités avant et pendant les premiers mois du siège ont eu pour conséquence extrême de mener les habitants à se dévorer entre eux. Le cannibalisme, voilà, le mot est lâché, et c'est précisément avec cette réalité là que le poète a dû composer.

Mais il faut aussi se souvenir que dès la fin du siège, le 27 janvier 1944, et après vingt-huit mois d'une des batailles les plus atroces de toute l'histoire de l'humanité, qui aura fait 2.000.000 de morts – un million de civils victimes de la faim, huit cents mille soldats soviétiques et deux cents mille soldats allemands – le NKVD détruira un maximum de documents et procédera à une terrible répression sur les témoins du siège. Tout cela se traduira par l'exécution de la plupart des dirigeants communistes présents dans la ville et la déportation de milliers de survivants vers le goulag. Le *Musée de la Défense et du Siège de Leningrad*, créé au lendemain de la guerre, sera immédiatement fermé et ses responsables condamnés. Tout devait être fait pour que l'innommable n'apparaisse jamais.

En 1953, après la mort de Staline, Khrouchtchev desserrera un peu l'étau en parlant de Ville-Héros. Mais en sous-œuvre, il est bien recommandé aux historiens de minimiser le plus possible les «aspects négatifs» qui pourraient surgir des divers témoignages. Et si, plus près de nous, la perestroïka a bien voulu lever un coin du voile sur l'ampleur des diverses répressions d'alors, elle s'est bien gardée d'aborder ce qui apparaît aujourd'hui encore, dans la Russie de Poutine, comme une infamie qui ne pourrait que ternir une des pages les plus glorieuses de toute l'histoire de la Russie.

On comprend mieux pourquoi Guennadi Gor n'a pas essayé de faire paraître le manuscrit de son vivant et l'a gardé secrètement caché jusqu'à sa mort, en 1981. Lui qui s'est engagé dès le début du conflit dans la milice pour défendre sa ville, lui qui est resté bloqué dans la souricière jusqu'à ce qu'il soit évacué vers Perm à l'été 1942, gravement atteint de dystrophie alimentaire, lui qui aura été le témoin suprême. Et tout comme Chalamov le raconte dans *Les nuits athéniennes*, un des *Récits de la Kolyma*, c'est par la poésie qu'il trouvera la force de tenir – *comme si cela valait la peine de ne pas mourir*.

Jusqu'à cette année 1942, Guennadi Gor est un écrivain qui n'a été remarqué que par ses nouvelles. Il a eu quelques problèmes avec la censure mais il n'a jamais été réellement menacé par la terreur stalinienne à une époque où presque tous les poètes et les écrivains qui comptent dans le siècle sont arrêtés, exilés, déportés, tués. On est en droit d'ailleurs de se demander pourquoi, lui, est épargné. Mais la réponse demeure incertaine. Ce qui est sûr, c'est que *Blocus*, son unique livre de poèmes, contient six pièces explicites sur le cannibalisme. Souvenons-nous que le sort de Mandelstam avait été scellé par deux vers.

J'en viens maintenant à sa voix de poète qui est des plus étranges quand on se souvient du contexte où elle s'est fait entendre. Submergé quotidiennement par le fer et le feu, la peur, le froid terrible et la faim, Guennadi Gor n'a presque pas de mots pour la réalité immédiate qui l'entoure. On dirait que pour tenir le coup, il a simplement choisi de tourner la tête afin de ne pas succomber au malheur. Il va donc croiser insidieusement les sens entre une nature supposée paisible, miroir nostalgique d'un éden perdu, et la brutalité présente de l'action humaine. Toute sa souffrance s'évade dans le corps de l'autre et lui survit. Chaque image pulvérise les êtres jusqu'à la limite du supportable, du regardable, du dicible. Ils errent dans l'espace comme les personnages dans une toile d'un Chagall qui aurait perdu son innocence. Mais ici, c'est le Goya des *Misères de la guerre*, du *Chronos dévorant ses enfants* qui sauve le monde puisqu'il n'a pas renoncé à le peindre.

Enfin, je veux saluer avec gratitude Henri Abril, son admirable traducteur, grâce à qui *Blocus* « se dresse aujourd'hui comme un soleil noir » dans le ciel trop humain de la poésie russe d'un siècle effroyable.

*J'ai mangé la rieuse Rebecca,  
Un corbeau épiait cet affreux repas.  
Et le corbeau regardait d'un air las  
Un être humain manger lentement un autre être.  
Le corbeau regardait et j'aurais dû peut-être  
Lui jeter la main de Rebecca.*